

Hurler avec les loups

Bien le bonjour «Regroupement ouvert d'étudiant.e.s en arts», «Nous sommes étudiant.e.s en arts», et autres groupe para-(a)politique d'étudiant.e.s en arts. Nous vous écrivons suite à une lecture collective critique que nous avons pu faire des différents textes parus dernièrement sur certains blogs et de leur médiatisation dans la presse française, de la lecture de certains comptes-rendus de l'ANDEA, de la découverte du programme du futur workshop aux Beaux-Arts d'Avignon (proposé par le comité de pilotage de l'école), du tumblr de N.S.E.E.A et du «regroupement des étudiant.e.s en arts».

Nous avons le débat et son absence que nous méritons.

L'ensemble des écoles d'arts a subi une réforme structurelle depuis les années 2000. Un travail de longue haleine pour *normaliser* les études d'arts, les rendre attractives, professionnalisantes, le summum du rayonnement solaire dans la galaxie capitalistique. Une meilleure autonomie pour un maximum d'économies. Une réforme LRU à la sauce «beaux-ar(t)iens».

Le débat n'est pas là, ou plutôt il n'a pas pu être là, car il faisait face à des sourdes oreilles et des malentendants, des Tryphon Tournesol, en moins drôle, de la réformisation. Ceux qui voulurent le porter sur le terrain de la *problématique*, ceux qui, de leurs forces *autonomes* avancèrent leurs conflictualités, démontrèrent avec force et fracas, par occupations et interventions, sabotages et blocages, le projet de soumission de la critique unitaire du monde au projet continu «du berceau au tombeau» de l'oppression systématique du père *Ubu*, dernier avatar du Spectaculaire ; ceux là, donc furent réduits à l'état de cette absence que vous «étudiant.e.s en arts» remarquez enfin.

De votre intervention extérieure, vous voulez «apporter une contribution au débat, de façon claire et constructive, par une parole identifiée», mais en vous excusant de tout. D'être une force, d'être collectif, d'être le hurlement des loups. Sauf d'être autre chose que votre nom propre, votre rôle, cette identité que vous aimez rappeler. Nous sommes étudiant.e.s en arts. N.S.E.E.A. Un logo *pour les gouverner tous*, un regroupement d'étudiant.e.s en arts. Vous voilà devenu une forme, *une réduction de la vie* à une charte graphique pour toute organisation. Une forme figée, un cadavre décomposé, qui ne mange pas, qui ne boit pas, qui ne danse pas, qui ne chante, qui ne s'émeut pas, qui ne s'émeute pas. Bref, un être séparé de toute vie commune. Vous voulez donc parler, mais vous n'êtes pas là, vous êtes ailleurs, dans les limbes d'internet «des cycles des conversations inter-école». Vous écrivez des trucs, vous vous révoltez derrière votre écran mais bon, il faut faire attention d'englober la pluralité, de tenir compte des idées des uns et des autres pour n'embêter personne.

Regroupement ouvert d'étudiant(e)s en art, ça fait un peu anonyme. Le but c'est de ne presque pas déranger, que tout le monde soit content. Certes il y a des problèmes mais attention à ne pas froisser l'administration, voir plus haut.

Une parole identifiée en soi et son rôle à ne pas dépasser au risque de faire jaser.

En s'effaçant et refusant de donner un réel point de vue, c'est refuser d'être vraiment actifs. Et puis dire «nous n'avons pas pour le moment vocation à représenter l'ensemble des étudiants des écoles d'art », on comprend le contraire, cela veut donc dire oui², en puissance, de façon exponentiel ils ont vocation à représenter un maximum d'étudiants, tous les étudiants. Pour une meilleur massification.

Pourquoi avoir si peur de s'engager, de se faire vraiment entendre autre part qu'à l'ANdEA ou dans d'autres regroupements aux sigles indéchiffrables ?

Pourtant, leur prise de parole n'excuse pas tout, car la portée de ce projet corporatiste d'étudiant.e.s en arts est le langage de notre époque, le profil type de l'artiste et de l'étudiant d'aujourd'hui où sont mis en avant le réseautage, l'esprit d'équipe, et tutti quanti. L'innovation des projets, l'autonomie de la production et de ses travailleurs et la créativité coopérative hiérarchisée ; n'est-ce pas ce particularisme d'un monde de l'art que l'on voulait autonome, normalisé et certifié «Artiste» -tel un label A.O.C- et qui après avoir été néanmoins digéré par ce post-capitalisme-moderno-tardif depuis un certain nombre d'année, nous est (re)sorti comme le futur du travail. Comme l'espérance d'un *turfu* numérique, créatif, innovant auquel les travailleurs devront s'adapter. Tous mais individuellement, isolés mais agrégés dans un monde du travail sans réglementations en dehors d'accords, de continuelles rediscussions d'accords, de référendums d'entreprise, qui s'épuiseront, abattus par la mer montante grignotant tous les chaleureux «châteaux commun» de sable. Négocier le moins pire éternellement.

L'heure est à l'offensive libérale préconisant «la flexibilité pour tous» telle la face caché de «la manif' pour tous». Pourtant, une population crie sa colère face à «l'Etat, ses flics et ses patrons», sabote toutes les représentations matérielles et symboliques de ce capitalisme et ses crises systémiques. Elle recherche notre commune communauté, partout où l'on peut s'organiser. Mais dans notre microcosme normalisé d'étudiant.e.s en art, on nous propose comme projet d'assumer notre «bullesque» séparation étudiante du monde nous environnant, en recherchant le réel dans lequel nous ne faisons que nous insérer, idéologie d'une esthétique sans éthique et d'illusions humanistes.

Être en école d'art ce n'est pas être un extraterrestre. Nous sommes en école d'art mais pas que, nous ne sommes pas qu'étudiant.e.s en école d'art, nous sommes singuliers, nous sommes quelconques, nous sommes politiques, nous sommes collectif. Alors pourquoi dire que nous sommes dans une bulle qui peine à s'ancrer dans le réel ? Qui lit ne comprend que ce qu'il veut. Tant pis, tant mieux, on ne comprend pas l'intention.

Certes, nous évoluons dans un cadre qui peut sembler peu institutionnalisé, où l'on est assez libres et autonomes, ce qui est souvent un leurre pervers. Il n'y a plus d'académisme, nous ne sommes pas à l'université, et pourtant il y a toujours de l'autorité, il y a toujours de la domination, il y a toujours des critères de sélection, il y a toujours de la discrimination, il y a toujours des paramètres, au final, si ce n'est pas le réel, c'est quoi ? Pourquoi nous convaincre que l'on est incapable de vivre le réel et de trouver l'interstice social si on a déjà les deux pieds dedans ? Et puis ça veut dire quoi l'interstice social ? On a l'impression d'être des espions qui essaient de s'infiltrer dans la brèche, passant par le no man's land, dans l'intersticiel, d'être des ethnologues allant étudier les indigènes, les ouvriers, paysans, subalternes, ou encore comme prédicateur allant prêcher la bonne parole. Drôle de projet. Une émancipation et son avant-garde.

L'espace intersticiel, ce désert né de la revendication de la catégorisation établie par l'ordre social dominant, ne fait qu'accentuer notre séparation.

Tout en retournant «construire un réel plus relationnel », il n'est pas question de prétendre à une ligne fabuleuse qui s'organise. Penser, attaquer, construire, courir vite, reconstruire, se protéger, inventer, peindre, recommencer devrait être notre credo de conflictualité au lieu d'un appel à «lire les textes administratif», «s'investir dans les écoles d'arts», «à s'unir face aux dangers de suppression des écoles d'arts», à «dire oui au projets inter-école», et caetera. La consistance n'est pas là.

Est ce qu'un collectif qui est rattaché à l'administration est réellement libre de faire ce qu'il veut ? Non, d'où l'intérêt ironique d'en fonder un.

Et puis quelle triste fatalité de ne rechercher dans une rencontre de «travailleurs», qu'une simple mise en relation pour des projets inter-école.

Cette perspective de réseautage, c'est une recherche de partenariat, car il s'agit d'avoir un avenir futur et d'oublier toutes possibilités d'émancipations. C'est finit les grands récits, c'est finit les grands combats, le grand soir n'en parlons pas, quel intérêt ? Il s'agit chez les déjections résiduelles de la modernité de relativiser et d'être prudents maintenant.

Tel un troupeau de brebis tombant dans une fosse à purin, c'est un avenir à court terme et dans l'instantané. Car nous, nous avons bien appris le discours ambiant, il s'agit de démontrer la capacité du milieu de l'art à s'adapter pour répondre parfaitement aux attentes des institutions politiques. On recrache notre opportunisme, néo- ceci, post-cela, et caetera. Des activités comme autant de rôles endossés pour un «épanouissement de notre société», notre société qui se réapproprie les mots dans un goulbi-goubla, et qui substitue aux mots de l'émancipation et de la subversion ceux de la conformité et de la soumission, pour en faire un «monde de la culture contemporaine». Un oxymore ou une faute évidente, de la part de ceux qui savent choisir le bon côté des barbelés, la transgression au sein de l'institution, les pousses au crime du milieu de la culture de l'art contemporain dirait-on plutôt.

A l'opposé des ponts-levis bien baissés et des châteaux communs qui s'ouvrent aux «étudiant·e·s qui veulent bosser la nuit, pour les ami·e·s des manifestations contre la loi travail, pour les précaires en tous genres, les camarades qui ne se plient pas aux injonctions de la préfecture et les syndicalistes prêts à saboter», il s'agit pour un groupuscule sectariste d'étudiant.e.s-artistes, réunis autour de deux ou trois tête pensantes, ayant de drôle de liens avec l'ANdEA, de se renfermer dans des châteaux fort arto-centristes. A l'heure, où même un certain groupe d'enseignant.e.s revendique «il va falloir ouvrir en grand les portes des écoles ! », certain.e.s trouvent plus judicieux de fermer les portes à double tours derrière eux. C'est qu'ils seraient capables de fermer les portes aux nez des «casseurs» lors une charge de CRS.

Chiche ! Mais tout le monde sait bien que les portes s'ouvrent au pied de biche.

Pour un art de la grève,

hurlons avec les loups

face aux bergers et aux moutons de Panurge !

Le comité qui-salue-le-public.